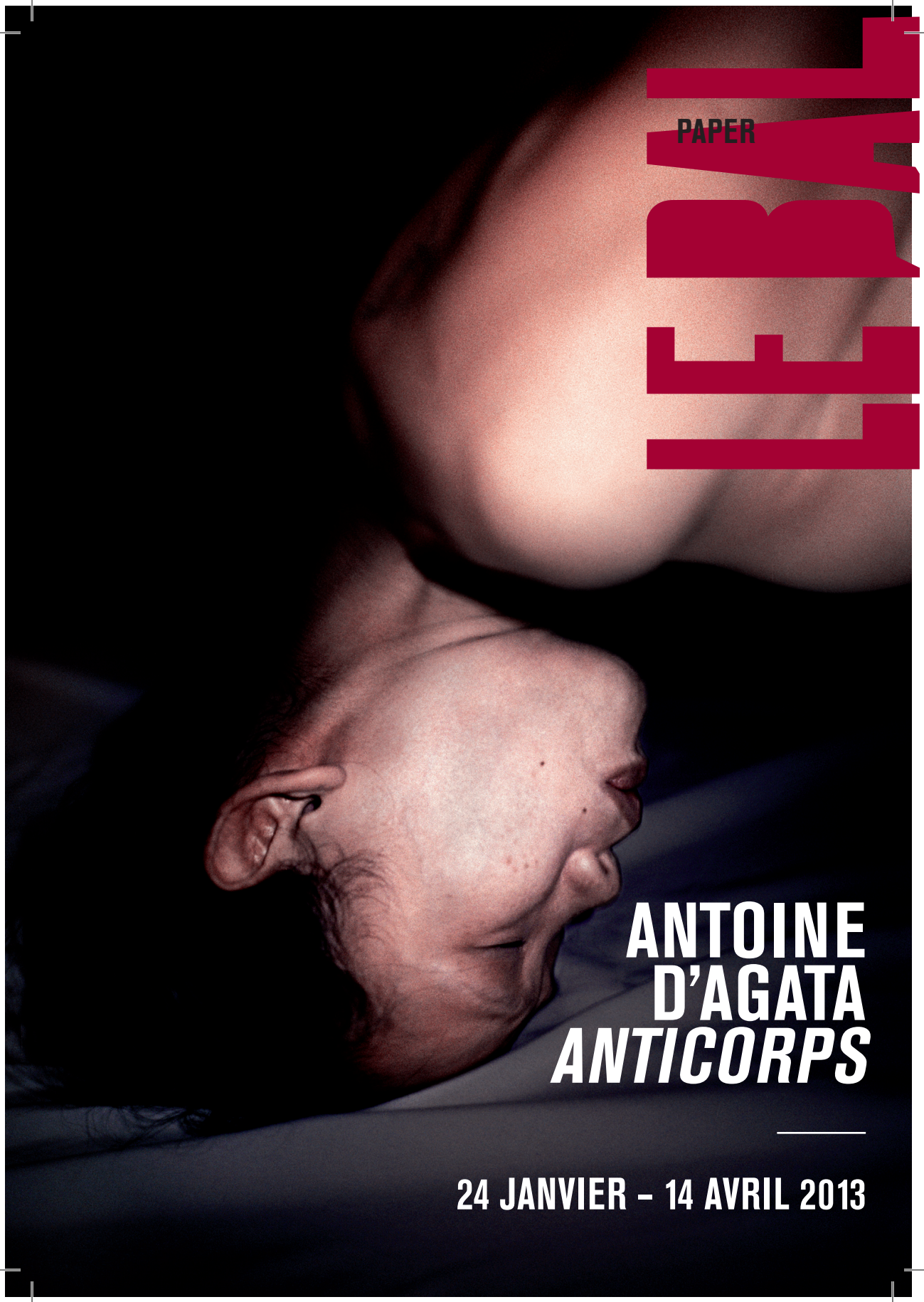

PAPER
LE BAL
ANTOINE
D'AGATA
ANTICORPS
24 JANVIER – 14 AVRIL 2013

Barrio Fiesta

**« La marge est un mythe.
Cette illusion de croire que l'extrême nous parle à partir d'une extériorité absolue…
Rien n'est plus intérieur à notre société, rien n'est plus intérieur aux effets de son pouvoir que la violence.
Autrement dit, on est toujours à l'intérieur. »**

Michel Foucault

Antoine d'Agata investi LE BAL en ce début 2013, dix ans après sa première exposition marquante à la Galerie Vu. Dix ans de plus pour une œuvre qui ne compte finalement que vingt années derrière elle. Dix ans de confrontation, d'immersion toujours plus radicale dans l'épaisseur du monde, ses plaies béantes et ses marges incandescentes. Dix ans d'une lente mutation de son langage vers plus d'abstraction, plus de noirceur, plus d'épure, sans inflexion dans l'exigence qu'il adresse à son œuvre, qu'il s'adresse à lui-même.
Une exigence de vie, de temps, un engagement face à la violence du monde qui l'obsède et le traverse.

Fannie Escoulen et Bernard Marcadé se sont plongés dans un corpus d'images de dizaines de milliers d'images, et de textes aussi. Avec Antoine d'Agata, ils ont pris à bras le corps une matière foisonnante, sédiments infinis de situations provoquées et de scénarios fortuits, une mine inépuisable dans laquelle il a fallu tailler. L'installation au BAL rend compte de l'ampleur de l'œuvre, des enjeux qui la fondent et de la position d'un homme qui va donner à l'expérience extrême de lui-même et de l'autre un pouvoir de révélation. Cette dérive assumée, consciente, délibérée, ultime dispositif de résistance, donne naissance à l'œuvre pour ne faire qu'un seul et même objet, cet objet-corps qu'il utilise pour dire l'aliénation contemporaine.
L'innombrable, l'indicible, la stupeur, l'extase, le mutisme, de telles figures trahissent le rapport que l'œuvre d'Antoine d'Agata entretient avec la mort, *cette limite à laquelle il s'adresse et contre laquelle il est dressé.*

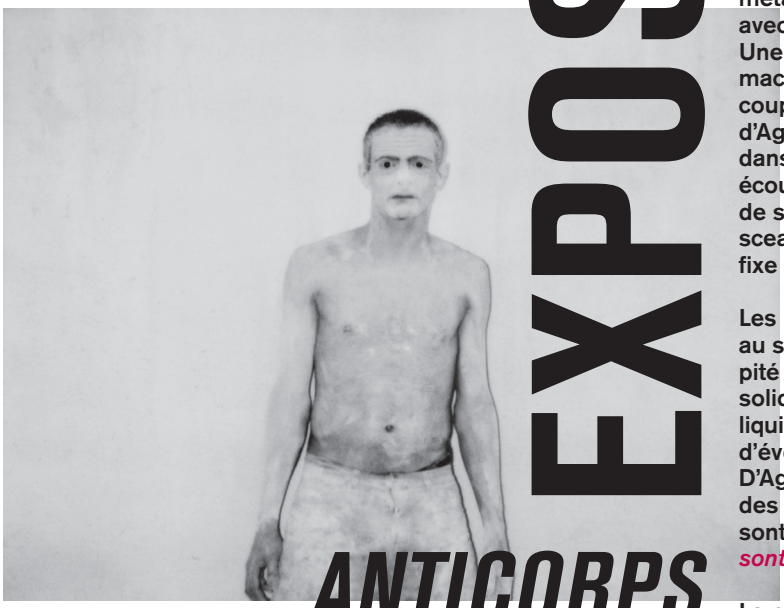
Autour de cette exposition, des rencontres, débats, performances, lectures… afin d'éclairer cette œuvre dense, nourrie de nombreuses références – littéraires, philosophiques, esthétiques – et des passeurs aussi, qui témoigneront de leur rencontre avec Antoine d'Agata.
Enfin, un cycle de cinéma, proposé par un autre compagnon de route, Philippe Azoury, invitera à découvrir un univers cinématographique commun avec Antoine d'Agata.

Diane Dufour

EXPOSITION

ANTICORPS
ANTOINE D'AGATA

Commissaires de l'exposition :
Fannie Escoulen et Bernard Marcadé



Marseille, 1997 © Antoine d'Agata – Magnum Photos – Courtesy Galerie les Filles du Calvaire

La propagande par le fait d'Antoine d'Agata

par Bernard Marcadé

Toutes les citations en *italique* d'Antoine d'Agata sont extraites du livre *Anticorps* (Éditions Xavier Barral)

Le monde d'Antoine d'Agata est un monde de flux, flux d'images, de matières, de sensations et de sentiments… Devant ses images, on pense au début de *L'Anti-Œdipe* de Deleuze & Guattari : « Ça fonctionne partout, tantôt sans arrêt, tantôt discontinu. Ça respire, ça chauffe, ça mange. Ça chie, ça baise. Quelle erreur d'avoir dit le ça. Partout ce sont des machines, pas du tout métaphoriquement : des machines de machines, avec leurs couplages, leurs connexions. Une machine-organe est branchée sur une machine-source : l'une émet un flux, que l'autre coupe… » Chaque image réalisée par Antoine d'Agata est une manière d'arrêt, de coupure dans un continuum de sensations, dans un écoulement sans fin de vie, d'émotions, de gestes, de situations… Chaque image est marquée au sceau de ce paradoxe : elle est à la fois un objet fixe et un prélèvement, une ponction…

Les images d'Antoine d'Agata sont des précipités, au sens chimique du terme (en chimie, le précipité désigne en général la formation d'un cristal solide - d'un sel par exemple - au contact d'un liquide). Ses photographies sont des concrétions d'événements vécus, de séquences d'existence… D'Agata évoque ses images comme des restes, des vestiges d'actions ou de situations qui, elles, sont irreprésentables : *Les seuls points de repère sont quelques images rescapées.*

Le processus mis en place par Antoine d'Agata s'appuie sur un point aveugle qui rend possible le récit photographique. *Seul l'imaginaire dévoile l'impossible réel.* Plus que d'une image en effet, il s'agit pour lui d'un récit. *Le processus exige un sacrifice, action ultime dont le sens ne sera révélé que lorsqu'elle deviendra, par le geste artistique, histoire racontable, récit de flux et de devenirs perpétuels, de démesures, d'excès aveugles, de réalités individuelles, d'exploration des pulsions élémentaires de la nature et de l'humanité, de la tension permanente entre les forces irréconciliables de la raison et de l'instinct.*

Les photographies d'Antoine d'Agata ne sont pas des représentations, mais littéralement des morceaux arrachés. Chaque image est un arrachement plus qu'une construction ou une composition (d'Agata ne compose pas une image, il l'arrache à la réalité de sa propre vie). La chair est au cœur de ces images que l'artiste qualifie de « nuit ». Ses images sont des lambeaux de chair. Une chair aimée, triturée, violentée, droguée…

Une chair traversée par les heurs et les malheurs des circonstances.

Dans les entrailles de la basse ville, les corps mêlés se tordent, s'abîment dans un désordre sexuel et narcotique. L'entreprise insensée menée par l'artiste depuis plus de vingt ans doit aboutir à l'abolissement de la distance entre lui et ses modèles. *Le désir de combler une distance absolue, la verge tendue dans le vide, l'appareil enregistre la même chronologie usée, la maladresse cède à la compulsion, technique de la débâcle.* S'agit-il d'ailleurs de modèles ? Toutes les femmes photographiées sont plutôt des complices, des partenaires de cette entreprise inouïe… Ce sont pour l'immense majorité des prostituées. Nous ne sommes pas pour autant ici dans l'esthétique des « femmes au bordel » (comme chez Lautrec, Degas, Picasso, Brassaï, ou, plus près de nous Jean-Luc Moulène ou Andres Serrano). Les femmes photographiées ne sont pas des alibis esthétiques, mais des êtres avec lesquelles d'Agata entretient une relation forte, violente, mêlant de manière extrême expériences sexuelles et narcotiques. Les femmes rencontrées et photographiées participent toutes d'un même monde, au-delà de leurs pays respectifs, celui des marges du monde dit civilisé, là où règne une forme d'humanité paradoxalement préservée. *Les zones de non-droit sont des territoires de tous les écarts, refuges de spécimens d'humanité blessée, espace clos et privilégié où la bestialité sape la bienséance et les règles sociales.* Pas de complaisance ici, pas d'idéalisation, mais la prise en compte de faits bruts, frontaux.

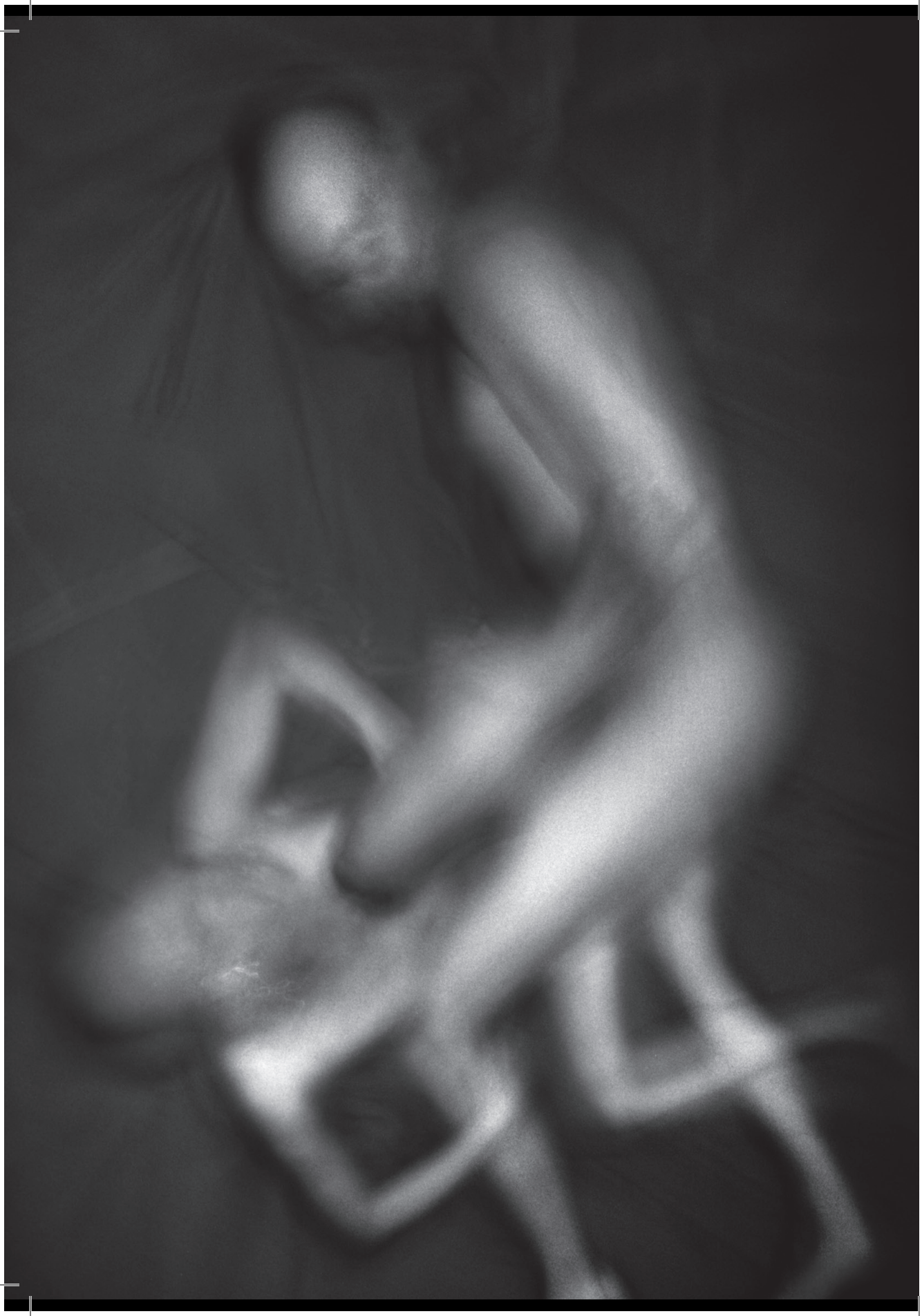
Antoine d'Agata n'occupe à aucun moment la position de voyeur, les femmes photographiées elles-mêmes ne se fourvoient jamais dans l'exhibitionnisme. La complicité de l'artiste et de ces femmes est d'une autre nature ; elle défie les figures imposées de l'érotisme et de la pornographie. *C'est une quête cruelle et sans issue que d'embrasser la violence de la rue, d'en vivre l'expérience dans sa chair : apprendre le langage meurtrier qui dépasse toutes les poésies, traquer l'irruption de la vie, sale et brutale, dans l'ordre des convenances, chercher la vérité fragile des gestes, reconnaître la solidarité là où d'autres voient un néant irrémédiable, se laisser submerger par la beauté intolérable des filles, s'enfermer dans la certitude d'une solitude radicale, se mettre à nu, confondu au monde physique qui s'efface dans un glissement, et payer le prix, jusqu'au sacrifice.*

Antoine d'Agata n'a que faire de la forme. La seule forme qui vaille à ses yeux est celle qui arrive, celle qui se dessine, non au travers de son appareil, mais dans la vie la plus intime, celle qui survient et surgit du cœur de l'événement en train de se vivre. *La photographie, dédiée jusque-là à l'exploration des dimensions du passé et de l'imaginaire, ne peut plus être qu'une affaire de gestes, art de la présence et de l'instant, subversif, asocial, érotique, amoral.*

Antoine d'Agata est photographe à son corps défendant. Car il en montre physiquement la vacuité, mais il a conscience qu'il est lui-même partie prenante de ce processus, c'est-à-dire qu'il ne sort pas indemne du contact des images qu'il produit. *Posséder le monde désiré à travers une image, sans exiger de son corps un travail destructeur, est une chimère.*

À l'instar de Pierre Guyotat qui qualifiait son écriture de « prostitutionnelle », il est possible de parler de la photographie prostitutionnelle d'Antoine d'Agata. *N'est valide qu'un art nuisible, subversif, asocial, athéiste, érotique et immoral, antidote à l'infection spectaculaire qui neutralise les esprits et distille la mort.* La photographie n'est donc pas cet art angélique et prophylactique qui nous mettrait à l'abri du bruit et de la fureur du monde, mais bien une expérience qui nous plonge et nous compromet dans les hiatus de notre réalité. Il existe pour d'Agata une forme de *transsubstantiation* entre les gestes photographiés et le geste photographique lui-même (il y a du catholicisme qui transpire de ses images, comme chez Pasolini ou Caravage). *La captation compulsive de ces réalités dérisoires et insaisissables, et leur restitution, se construisent sur les mêmes principes : encombrements, collisions, cul-de-sac, récurrences, raccourcis visuels et émotionnels où l'émotion déborde le non-événement.*
La photographie de d'Agata relève du rapt ; elle reste marquée par la violence chaotique des gestes effectués. Pas de contrôle, la photographie n'est là que pour enregistrer des intensités. Pure surface d'inscription, elle est cet objet ténu qui permet la transcription des gestes avec le moins d'écart possible. *L'outil photographique dérisoire, brut, fragmentaire, mais seul art qui relie directement l'expérience à la conscience, met à jour ces tensions parce qu'il n'est pas contraint à l'épreuve d'une élaboration consciente. L'outil photographique porte en lui les germes de l'action, le geste équivalant à l'acte perceptif même : la photographie comme art martial dont l'unique principe serait le désir du monde.*

Nuevo Laredo, 2005 © Antoine d'Agata – Magnum Photos – Courtesy Galerie les Filles du Calvaire



« Les zones de non-droit sont des territoires de tous les écarts, refuges de spécimens d'humanité blessée, espace clos et privilégié où la bestialité sape la bienséance et les règles sociales. »

Antoine D'Agata

La photographie comme art martial : la formule est hardie, mais elle souligne bien la part de rituel qui préside à l'élaboration de ces images. Un rituel, c'est-à-dire, en l'occurrence, une exigence. Car il ne s'agit pas pour d'Agata de souscrire à quelque spectaculaire que ce soit. Michel Leiris parlait de « la littérature considérée comme une tauromachie ». Chaque image porte en elle le récit d'un risque. Les rituels de d'Agata ont une précision quasi tauromachique, même désir d' « aller à la corne », de s'abîmer au péril de sa vie dans un échange qui n'a pas d'autre horizon que la présence d'un danger qui peut à tout moment s'avérer fatal, une même relation mêlée du trivial et du sublime. *La défaite, la perte, le gaspillage immodéré, jusqu'à ce que dans la contraction infinie du temps, à travers une sorte de stoïcisme désespéré, attente et accomplissement, instant et durée, coïncident en un seul geste glorieux, nihiliste, vain, anonyme, maladroit, répété…*

À l'instar de la tauromachie, le rituel « martial » de la photographie de d'Agata se voit confronté à d'autres rituels, moins glorieux et plus sordides. La seule exigence de l'artiste est de faire se compromettre son art (et de se compromettre lui-même physiquement et mentalement) avec la part maudite du monde. Car cette dernière porte en elle la vérité de l'humanité.
Antoine d'Agata prend délibérément « le parti du diable » (Guy Debord), qui lui permet d'être en prise avec le réel. C'est dans cette souffrance, sociale autant que sexuelle, qu'il puise son énergie. *La souffrance engendre dignité, respect, solidarité, tendresse, conscience de classe, générosité qui s'inscrivent dans les mécanismes nauséabonds de la misère.*

La photographie d'Antoine d'Agata est une œuvre politique, si l'on entend ce terme de manière non restrictive. En ce sens, on ne peut opposer ce qu'il nomme par commodité les « images du jour », liées à des contextes historiques et guerriers (la Libye, Auschwitz, le Cambodge…) et les « images de nuit », liées à ses errances sexuelles et narcotiques. En dépit de leurs différences formelles, ses images sont issues d'un même monde, celui de l'aliénation contemporaine.
Mais peut-être, en vertu de leur caractère déterritorialisé, les « images de nuit » sont-elles plus saisissantes, et pointent en creux la servitude de notre temps de façon radicale, parce que moins littérale. *La communauté hybride de ceux qui n'ont rien échappe malgré elle au rêve de la marchandise, aux impératifs de la consommation et à la parcellisation du réel ; elle redécouvre l'insatisfaction, se forge un destin propre pour s'inscrire comme sujet dans l'histoire, vivre dans l'infamie, se défaire de l'esclavage par l'assouvissement de l'instinct, refuse de fait de consentir à son exploitation pour se fondre dans une danse du sexe et de la mort.*

Phnom Penh, 2008 © Antoine d'Agata – Magnum Photos – Courtesy Galerie les Filles du Calvaire

Tokyo, 2008 © Antoine d'Agata – Magnum Photos – Courtesy Galerie les Filles du Calvaire

Antoine d'Agata a partie liée avec la population de ces zones déshéritées de la planète où se côtoient prostituées, souteneurs, dealers, délinquants et déclassés de toutes sortes… Aucune condescendance dans son regard ; aucune compassion non plus. D'Agata se sent appartenir à la même « sale espèce » (pour reprendre la formule de Michel Foucault) que ses partenaires photographiés. Les classes dites dangereuses, dégâts collatéraux du capitalisme contemporain (spectaculaire et mondialisé) portent en elles le ferment de la révolte à tous les ordres établis (économiques, raciaux et sexuels). *Le capitalisme globalisé n'a ni fin ni frontière qui le restreignent et le pourrissement, fruit de la corruption inintégrée sur un mode organique aux normes de rendement, provoque l'émergence de trous noirs et attitudes déviantes qui sapent ses postulats moraux.*

La sexualité est le lieu cardinal où s'aiguisent de façon exacerbée les contradictions de notre monde. L'obscénité des corps photographiés par Antoine d'Agata est à comprendre comme le contre-champ (le contre-feu) radical d'une obscénité sociale et médiatique, autrement plus prégnante et redoutable. *L'obscénité est dans l'hypocrisie des lois, l'abrutissement psychologique de la masse soumise, la limitation des mouvements de la chair au sein du champ social, la culture de la peur et de l'insécurité, l'étouffement planifié de l'expérience, l'infinité de technologies qui perpétuent l'autorégulation et la discipline de foules fascinées par le spectacle de leur asservissement et la promesse d'une félicité nouvelle.*

Les photographies d'Antoine d'Agata sont en ce sens au plus loin du monde pornographique. Elles en sont même, au travers de leur crudité et de leur violence, la critique explicite. *Face à l'oppression que génère l'abondance d'images stéréotypées, et leur démultiplication par les industries culturelles, face à cette pornographie généralisée, vivre devient le seul enjeu ; et la seule œuvre possible dont il peut être question est la perpétration d'actes insensés.*

Face à la pornographie économique, sociale et médiatique de notre monde contemporain, seule la « propagande par le fait » d'actes insensés est susceptible de fomenter de nouveaux troubles, c'est-à-dire de créer de nouvelles situations.

L'exposition est co-produite avec :
Fotomuseum (La Haye) / Forma (Milan)

Avec le soutien de :

PICTO CIRCAD Plasti collage MAGNUM PHOTOS

Entretien avec Antoine d'Agata par Léa Bismuth Extraits

À lire dans son intégralité :
La Photographie comme art martial
artpress N°397, février 2013

LB: Il y a une distinction fondamentale dans ton travail : celle de la nuit et du jour, de l'intime et du politique, induisant deux régimes d'images qui finissent par n'en faire qu'un. Cette fusion est présente dans l'exposition sous la forme d'une gigantesque installation…

A d'A : Cette distinction du jour et de la nuit a longtemps été inconsciente. Parce que je suis représenté par une agence de photographes (Magnum), je me retrouve parfois en position de pouvoir rendre compte de l'état du monde. […] J'ai toujours accepté sans état d'âme d'être l'otage frustré de ce contexte de commande, parce que les enjeux stratégiques et politiques de la presse sont réels. Mais dans ces situations, je photographie de manière froide et distancée, dans une économie émotionnelle complètement à l'opposé de l'investissement qui est le mien dans les lieux et temps de mes expériences extrêmes, la nuit. Ces images du jour sont portées par un regard sériel et systématique […] à l'exemple de portraits anthropométriques réalisés par la police aux États-Unis, que j'ai récoltés récemment sur internet. Au final, si je juxtapose des images sur un mur, c'est pour préserver le chaos et l'intégrité de chaque instant vécu, sa nature de fragment autonome : la nécessité d'accumulation est la même qu'en 2003, lorsque j'avais montré, avec Christian Caujolle, mille images dans une exposition à Paris. […]

LB: En 2006, tu réalises le film *Aka Ana* et ton dernier film occupe une place importante dans cette exposition au BAL ; que trouves-tu dans cette forme ?

A d'A : Je passe désormais par le temps continu de la vidéo, qui laisse moins d'espace au mensonge que l'illusion photographique. […] Pour construire ce film, j'ai recueilli une vingtaine de monologues de femmes que j'ai rencontrées dans une dizaine de pays. Au BAL, ce sont leurs voix qui sont mises en espace. […] Lors du montage, je travaille les images et les voix de manière indépendante, de sorte que ces deux lectures se superposent et se contredisent.

---

autour de l'exposition

Discussion entre Antoine d'Agata, Fannie Escoulen et Bernard Marcadé

Commissaires de l'exposition

Samedi 26 janvier – 11h
Renseignements et réservations
contact@le-bal.fr

Visites conférences

Avec Emilie Houssa, historienne de l'art
Renseignements et réservations
fabriqueduregard@le-bal.fr

Jeudi 7 février - 19h
Jeudi 28 février - 19h
Jeudi 21 mars - 19h
Jeudi 4 avril - 19h

visites gratuites sur présentation du billet d'entrée

Sangatte, 2004 © Antoine d'Agata – Magnum Photos – Courtesy Galerie les Filles du Calvaire

BAL LAB

© Morten Andersen

Une programmation
de Fannie Escoulen
et Léa Bismuth

Lecture de Stéphane Bouquet

Peuple pédé poème –
en souvenir de Pier Paolo Pasolini

Sur invitation de Cécile Mainardi, écrivain-poète en résidence au BAL, Stéphane Bouquet donnera une lecture de ses textes, en regard de l'œuvre d'Antoine d'Agata, en évoquant certains écrits poétiques de Pasolini.

Stéphane Bouquet est l'auteur de cinq livres de poésie, tous publiés chez Champ Vallon, dont *Un peuple* (2007) et *Nos amériques* (2010). Il est aussi traducteur et scénariste.

Mercredi 6 février – 20h

Projection de Jean-Charles Hue

Tijuana Carne Viva (2009, 97')

À Tijuana, à la frontière du Mexique, des hommes et des femmes tentent d'échapper à la solitude et à la mort qui rôde. Un couteau en os de chien, qui passe de main en main, sert de fil conducteur et dessine la cartographie fantasmatique, géographique et mentale d'une ville déchirée. Une fois de plus, Jean-Charles Hue explore un territoire marginal en quête d'une humanité et de son inextinguible soif de vivre. Ode à la vitalité, œuvre troublante, kaléidoscopique, qui navigue entre documentaire et fiction, ce premier long métrage confirme la singularité de l'écriture de l'auteur de *Y'a plus d'os*.

Projection en présence de Jean-Charles Hue, suivie d'un débat avec Patrice Rollet, critique de cinéma

Mercredi 13 février – 20h

Conférence de Philippe Azoury

Clientèle

Le couple que forment le photographe et la prostituée est vieux comme Hérode. Ce couple n'a pourtant rien d'une évidence : la fille est publique, l'œil est public, mais leur rapport n'est accepté que si le photographe se tient à bonne distance, s'il a le bon goût de se préserver. Car ce couple bute sur une troisième figure, bien moins recevable : le client. Ce ménage à trois (le photographe - la fille - le client) embarrasse, on ne veut pas le voir, on ne veut pas le photographier. Pourtant il est central, et à terme inévitable. La photographie d'Antoine d'Agata l'a dévisagé, l'a endossé, jusqu'à l'emmener ailleurs : en plein dans l'aberration du monde.

Philippe Azoury est journaliste et critique de cinéma

Mercredi 20 février – 20h

Rencontre avec Rafael Garido et Hervé Castanet

De la poésie à la psychanalyse, et retour

Méconnu en France, Leopoldo Maria Panero (Madrid, 1948) est l'un des plus grands poètes européens vivants. Son œuvre, abondante et rigoureuse, s'inscrit aux frontières de la littérature, là où les discours poétique et clinique se confondent, où le corps s'empare des voix pour crier son manque de signification. Expérience de la folie, délire de l'être, l'œuvre de Panero, présentée ici par Rafael Garido, arpente un territoire qui jouxte celui dont témoignent les images d'Antoine d'Agata.
Loin des sentiers de la psychanalyse appliquée « qui vire à l'obscène puisqu'il s'agit toujours, in fine, d'interpréter l'artiste et son œuvre », Hervé Castanet proposera de tirer quelques conséquences de ce que l'artiste rencontre et qui, pour lui, fait réel. De cette rencontre entre Rafael Garido et Hervé Castanet naîtra une discussion autour de l'œuvre d'Antoine d'Agata.

Rafael Garido est écrivain. Il collabore régulièrement avec Antoine d'Agata (*Agonie, Ice*).
Hervé Castanet, professeur des universités, est psychanalyste à Marseille. Il est l'auteur d'une vingtaine de livres, dont plusieurs sont consacrés à la question de l'image.

Mercredi 27 février – 20h

Rencontre avec Morten Andersen

Tales from the shadowlab

« Depuis 1999, le livre de photos a été le principal mode d'exposition de mon travail. Jusqu'ici, j'en ai publié douze, la plupart en auto-édition. Non seulement le livre est un objet artistique à part entière, mais c'est aussi un médium démocratique, accessible et intime, où la somme des images et le travail de mise en page créent un tout supérieur à la somme des parties, qui, comme dans un roman ou un film, compose une histoire qui vous transporte en des lieux nouveaux et vous fait vivre des expériences inédites. Dans tous ces livres, la motivation de photographier est née d'une certaine curiosité, d'un désir de découvrir et d'explorer des lieux et des environnements, qu'il s'agisse d'Oslo, des forêts norvégiennes, de mon quartier, de la scène rock *underground d'Oslo* ou de villes du monde entier ». M.Andersen

Rencontre animée par Rémi Coignet, critique et auteur du blog *Des livres et des photos*.

Mercredi 6 mars – 20h

Soirée événement

Staline, une barbarie moderne
La Grande Terreur en URSS, 1937-1938

Pendant quatre années, Tomasz Kizny, photographe polonais, a réalisé en Russie une vaste enquête sur « La grande Terreur en URSS ». En moins de deux ans (1937 et 1938), la propagation de la répression massive à travers toute l'Union soviétique entraîna l'arrestation de 1,7 million de personnes pour des crimes présumés contre l'État. 700 000 d'entre eux furent exécutés et enterrés dans des fosses communes en des lieux secrets. Tomasz Kizny va réussir à obtenir un accès limité mais exceptionnel aux dossiers secrets de la NKVD et à photographier les portraits de milliers de victimes initialement réalisés à des fins d'identification lors des exécutions. En parallèle, il va réaliser le portrait de témoins survivants et documenter plusieurs lieux des massacres.
À l'occasion du soixantième anniversaire de la mort de Staline et de la sortie du livre de Thomasz Kizny, *La Grande terreur*, aux éditions Noir sur Blanc, Tomasz Kizny et nos invités reviendront sur cette période. Seront projetés les portraits de condamnés, hommage à ce qui constitue une des plus puissantes accusations du totalitarisme soviétique.

Invités :
Tomasz Kizny, photographe et auteur du livre *La Grande Terreur en URSS 1937-1938*
Nicolas Werth, historien spécialiste de l'URSS
Sylvie Kauffmann, journaliste, éditorialiste au Monde, auteur de *Staline, une barbarie moderne*
Arsenii Roginskii, historien, ancien prisonnier politique et Président de l'association *Memorial* à Moscou (sous réserve)
Christian Caujolle, critique
Dominique Roynette, directrice artistique du projet

Soirée organisée en partenariat avec Le Monde et les éditions Noir sur Blanc.

Le projet documentaire « La Grande Terreur en URSS 1937-1938 » a été réalisé avec le support de l'Association internationale + Mémorial de Moscou, de l'Institut Wissenschaftskolleg zu Berlin - Institute for Advanced Study et des fondations allemandes Bundesstiftung zur Aufarbeitung der SED-Diktatur et Gerda Henkel Stiftung.

Mercredi 13 mars – 20h/minuit

Aleksiey Grigoryevich Zhieltikov
Arrêté le 8 juillet 1937
Jugé et condamné à mort
le 31 octobre 1937
Exécuté d'une balle
dans la nuque le jour suivant

Conférence de Bertrand Ogilvie

Corps, sujets, violences

**« L'époque moderne a engendré de nouvelles formes de violences liées aux réorganisations économiques, sociales et politiques.
Ces violences structurelles, qui nous affectent directement en tant que sujets, s'impriment aussi sur nos corps. Corps en souffrance, corps meurtris, corps minés, corps brisés, corps déliés du reste du monde… Autant de *figures* travaillées par des désirs qui côtoient leurs propres destructions, se retournant parfois en haine de soi ou en haine des autres. Comment comprendre alors ce qui se trame dans cette violence qui leur est faite ? Comment en parler, la représenter, l'analyser, la faire sienne ou la tenir à distance ? »**
Bertrand Ogilvie

Bertrand Ogilvie est psychanalyste et professeur de philosophie à l'Université Paris 8, ancien directeur de programme au Collège international de philosophie.

Mercredi 20 mars – 20h

Conférence de François Cheval

Antoine d'Agata :
s'agit-il encore de photographie ?

Sur cette œuvre, les mots recouvrent désormais les images. Parler d'Antoine d'Agata appelle nécessairement que l'on convoque la philosophie, la morale, l'éthique. Chacun se sent le devoir de prendre parti sur les limites du représentable. Cette photographie ne semble pouvoir produire que des affects, des rejets ou un enthousiasme sans distance. Antoine d'Agata est d'ailleurs le principal responsable de la forme prise par ce débat. Il prend un malin plaisir à orienter la polémique sur la représentation et ses origines philosophiques. Invoquant Bataille et Artaud, il s'épanche dans une forme littéraire talentueuse, nous laissant désemparés face à un spectacle organisé, rationnel et efficace dont il nous refuse les clés. De la générosité, de l'empathie de *Mala Noche* aux gémissements et scarifications actuels, la photographie reste-t-elle l'acte central de l'œuvre ?
Telle est, aujourd'hui, l'actualité d'une démarche dont on ne dira jamais assez l'originalité et les contradictions.

Mercredi 27 mars – 20h

Discussion entre Léa Bismuth et Bernard Marcadé

Antoine d'Agata : Photographie ? Peinture ? Performance ?

Peut-être que l'horizon artistique de la démarche d'Antoine d'Agata est à chercher du côté de l'histoire de la peinture… Il s'agira dans cette discussion ouverte de faire une approche intuitive et libre de l'œuvre, en évoquant des peintres de la nuit et du corps, comme Goya, Manet, Cranach […], « dont l'obsession est de traduire la fièvre, le désir, la brûlante passion » (Georges Bataille, *Les Larmes d'Éros*).

Bernard Marcadé, co-commissaire de l'exposition *Antoine d'Agata, Anticorps*, est critique d'art, commissaire d'exposition indépendant et professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy. Léa Bismuth est critique d'art, commissaire d'exposition et enseignante en histoire de l'art. Elle écrit depuis 2006 dans les pages d'artpress, ainsi que dans divers supports.

Mercredi 3 avril – 20h

© Morten Andersen

CINÉMA

Le cycle de cinéma du BAL hors les murs change de format à l'occasion de l'exposition *Anticorps* d'Antoine d'Agata. Quatre séances en soirée, un mardi par mois, au Cinéma des Cinéastes.

© Stephen Dwoskin, *Dirty*, 1971 – Courtesy lux

ÉCLABOUSSEMENTS

Une programmation de Philippe Azoury, journaliste et critique de cinéma.

Quatre soirs. Quatre rendez-vous, dans le prolongement des *situations* qu'explore la photographie d'Antoine d'Agata. Quatre programmations de films, documentaires, expérimentaux, qui, à leur tour, iront à la rencontre des zones aberrantes du monde, et par-delà l'aberration, dévisageront la cruauté, affronteront la douleur.

Le cinéma coule autrement qu'une photographie. Il est né sous une autre durée. Le temps du film est à la fois toujours trop étiré si on le compare à l'éblouissement cruel de l'instant, et plus serré, plus accéléré qu'une nuit blanche. C'est son avancée, et aussi son embarras. Le cinéma sait bien qu'il est tout autant capable de flash que de désillusions.

Aussi l'idée d'associer, comme on dit, la chèvre et le chou : nous avons monté ces quatre programmations avec l'envie de mêler les coups de force esthétiques (la beauté rare de certains Dwoskin, Wojnarowicz, Iimura…) à des films partis en quête d'une parole (de Rithy Panh à Guy Debord). N'y voir aucune tentative morale d'expliquer, de racheter ou de laver les images de d'Agata. Mais bel et bien d'observer sur une durée de deux heures comment, en échos aux images de d'Agata, et dans le prolongement des sensations et des idées que ses images charrient, des films auront la douleur et le plaisir comme seul choix possible, et comment, en cela, ils vont dévisager le monde, faire l'expérience de l'obscurité et de la résistance.

Pour public averti, lisait-on autrefois à l'enseigne des salles obscures. Parions qu'au sortir de ces quatre soirées, avertis comme jamais, vous en vaudrez deux, trois, ou mille.

Philippe Azoury

© Stephen Dwoskin, *Pain is…*, 1997 / Courtesy lux

mardi
15/01 à 20h

Expériences

__*Dirty,*
Stephen Dwoskin
1971, 12’ (SONORE)

__*Ai (Love),*
Taka Iimura
1962, 10’ (SONORE)

__*Aka Ana,*
Antoine d’Agata
2008, 22’ (VOSTF)

__*A Fire in my belly,*
David Wojnarowicz
1986-87, 21’ (SILENCIEUX)

__*El Carrer,*
Joan Colom
1960, 30’ (SILENCIEUX)

Cette séance d’expériences rassemble une poignée de films entretenant une correspondance avec quelques-uns des champs que traverse le travail de d’Agata : la nuit, la folie, l’Autre, le dépassement de soi. Chacune à leur façon, ces œuvres expérimentales entourent *Aka Ana*, un film « work in progress » qu’Antoine d’Agata tourne depuis 2006, en en modifiant sans cesse la structure, le montage.

Expériences s’ouvre avec deux fulgurances signées Stephen Dwoskin et Taka Iimura, deux films d’une grande beauté plastique, habités par une pulsion scopique délirante, où la caméra voudrait aller par-delà la surface de l’image, dans le grain, au plus profond de la peau et de la sensation.

Cette même pulsion habite *Aka Ana*, ici présenté dans le montage réalisé pour l’exposition *L’Image d’après*, à la Cinémathèque, en 2007. D’Agata y passait le relais à six femmes rencontrées dans Tokyo, chacune racontant son histoire et s’emparant du film en en bouleversant le point de vue. La séance se poursuivra avec *A Fire in my belly*, poème filmé et exubérant de l’artiste new-yorkais David Wojnarowicz (mort en 1992) où Wojnarowicz s’enfonce, à l’occasion d’un voyage au Mexique, dans un rêve de désir et de mort.

Enfin, la nuit tombera sur El Raval, le quartier des brigands, des matelots et des prostituées de Barcelone, avec *El Carrer*, filmé en super8 au début des années soixante par celui qui l’aura photographié toute sa vie, le catalan Juan Colom.

---

mardi
12/02 à 20h

Agonie

__*Main Line,*
Michel Bulteau
1971, 12’ (SONORE)

__*Pain is...,*
Stephen Dwoskin
1997, 80’ (VOSTF)

En 1971, Michel Bulteau et son ami poète « électrique » Patrick Geoffrois braquent une pharmacie puis, avec une seringue hypodermique, s’injectent à peu près tout ce qu’ils y ont trouvé, dans le but d’en filmer les effets de l’intérieur, se passant la caméra à tour de rôle avant de laisser leurs tremblements diriger la mise en scène. *Main Line* est un film-expérience (comme on dit en laboratoire), qui a le goût amer d’un baiser avec la mort…

Dans *Pain is…*, Stephen Dwoskin envisage la douleur comme une vertu curative. La douleur, toutes les faces de la douleur… Ce sera l’objet d’une enquête à la première personne, où le rituel masochiste auquel se soumet depuis longtemps le cinéaste sera l’axe central par lequel passeront toutes les idées philosophiques que la douleur charrie en elle.

Mis en contact, ces deux films adressent un sourire aguicheur à l’idée même d’agonie.

© Antoine d’Agata, *Aka Ana*, 2008

mardi
19/03 à 20h

Abattage

_*Le sang des bêtes,*
Georges Franju
1949, 21' (VF)

_*Le papier ne peut pas envelopper la braise,*
Rithy Panh
2007, 86' (VOSTF)

Pour Georges Franju, qui venait de réaliser *Le sang des bêtes* dans les abattoirs de Vaugirard et de la Villette, les échaudoirs représentaient la métaphore la plus concise d'un monde qui, en 1949, sortait de la découverte horrifiée des camps de concentration.

Soixante ans plus tard, Rithy Panh recueille les paroles des prostituées de Phnom Penh avec la même attention avec laquelle il avait interrogé les survivants des camps de la mort des Khmers rouges. *Le Papier ne peut pas envelopper la braise* a été tourné cinq années après l'inoubliable *S-21*, *la machine de mort Khmère rouge*. Il en est, de façon symbolique, la suite terrible.

© Guy Debord, *In girum imus nocte et consumimur igni*, 1978 / Courtesy Dominique Fiat, Paris

mardi
16/04 à 20h

Situations

_*Marseille vieux port,*
László Moholy-Nagy
1929, 3' (SILENCIEUX)

_*Mise au point,*
Ode Bitton
1972,13' (SILENCIEUX)

_*In girum imus nocte et consumimur igni,*
Guy Debord
1978, 95' (VF)

In Girum Imus Nocte et *Consumimur Igni* : nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu. Le plus long palindrome latin donne son titre au plus lyrique des films de Guy Debord, un splendide poème introspectif où, plus qu'ailleurs, le penseur situationniste dit l'essence de la dérive tout en dénonçant notre condition générale d'esclave.

En première partie de programme, trois minutes d'errance du photographe Lázló Moholy-Nagy dans les ruelles du vieux port de Marseille, à la fin des années vingt. Dans ces mêmes années, dans le même port de Marseille, Walter Benjamin consignait sur papier les idées nées lors de protocoles de prise de haschisch. Au tout début des années soixante-dix (il se donnera la mort en 1972), c'est le peintre et poète lettriste Gabriel Pomerand, un des premiers compagnons de route de Debord avec Isidore Isou, qui laissera la cinéaste Ode Bitton consigner sur pellicule le rituel de prise d'opium auquel il s'adonne. *Mise au point*, film rarissime, rappelle certains Garrel du début des années soixante-dix.

Éclaboussements

Quatre séances, à 20h, un mardi par mois

Cinéma des Cinéastes
7, avenue de Clichy – 75017 Paris
métro : Place de Clichy

tarifs
séance : 9 euros tarif plein
7 euros tarif réduit

LA FABRIQUE DU REGARD

Image réalisée par un jeune,
dans le cadre de l'atelier l'Image en partage 2012.

PENSER L'ESPACE PUBLIC EN IMAGES

Chaque année, les quatre programmes de La Fabrique du Regard s'articulent autour d'une thématique suscitée par une exposition présentée au BAL.

En 2012-2013, les 2 000 jeunes concernés réfléchissent en images à la notion d'espace public en lien avec l'exposition *Paul Graham.* Historiens, artistes, graphistes, journalistes, iconographes, urbanistes, scénographes, etc., les accompagnent dans leur processus de réflexion et de création.

Comment définir un espace public ? Comment habiter ces espaces ? Quels rôles l'image peut-elle jouer dans notre perception, nos comportements et usages des espaces publics ? Si la notion d'espace renvoie à un territoire possiblement dévolu à l'action et à l'épanouissement de l'individu, la notion de public renvoie, elle, à un territoire régenté par l'État, la société, le collectif. Ainsi, convoquer la notion d'espace public relève quelque peu du paradoxe. Au cours des programmes « Regards croisés », « Mon Journal du Monde », « Mon œil ! », « Image en Partage », les jeunes interrogent l'image comme construction et langage, aiguisent leur regard, appréhendent différemment l'espace public.

Focus sur quelques réflexions et expériences en cours :

J'ai appris à voir autrement ce que je vois habituellement dans ma rue, mon quartier, ma ville : les pubs, les affiches, l'architecture, les objets, les slogans, etc. C'est un peu comme si on m'avait enlevé un filtre d'indifférence et d'opacité.

Cyprien
lycée Garamont, Colombes,
programme « Image en Partage »

Lors du « workshop » intensif d'automne à la Fondation Garouste, les douze lycéens ont été immergés dans la campagne normande et le petit village de La Guéroulde, un environnement rural totalement inédit pour eux qui ont grandi et vécu en banlieue parisienne. Nous avons décidé ensemble de photographier et de créer une typologie visuelle des espaces dits « publics » : le marché, le café, les routes, etc. Puis les jeunes ont fabriqué des panneaux d'affichage sur lesquels chaque jour ils collaient des images prises la veille et signifiaient ainsi leur présence « inédite » aux habitants. Tous les jours les panneaux changeaient de place. Tous les jours leurs relations avec les habitants évoluaient.

Pierre Hourquet
designer graphique, personnalité invitée du programme « Image en Partage »

Avant de visiter l'exposition Paul Graham, *nous avions travaillé plusieurs extraits de romans dans lesquels un personnage traverse l'espace public. Par exemple,* Naissance d'un pont *de Maylis de Kerangal. Après la visite de l'exposition, à partir du diptyque* Nassau Street, 7th September 2010, 1.57.04 pm *de Paul Graham ils ont écrit deux nouvelles chacun, qui se répondaient en quelque façon. Certaines sont si abouties que nous aimerions prolonger ce travail.*

Paul Échinard-Garin
professeur de français, classe de 1ère, lycée Michelet, Vanves, programme « Mon œil ! »

L'espace public se construit à partir du regard de l'autre sur nous.
Clara
lycée Wallon, Aubervilliers,
programme « Mon œil ! »

Voir autrement, c'est comprendre à quel point on est formaté.
Jean-Baptiste
lycée Mendel, Montreuil,
programme « Mon œil ! »

Dans l'espace public, le corps, c'est un moyen politique.
Nine
lycée Balzac, Mitry-Mory,
programme « Mon œil ! »

En 2006 j'ai créé le magazine PURPOSE, webmag consacré à la photographie actuelle et à son histoire. L'idée originelle était d'offrir un espace d'expression aux photographes émergents. Un magazine sur internet était la seule possibilité d'offrir un contenu de qualité à un large public : gratuit, essentiellement visuel, facile d'accès, PURPOSE est devenu un objet que tout un chacun peu s'approprier. C'est cette aventure que je souhaite transmettre aux lycéens : l'espace de publication comme espace public, rendre public.
Paul Demare
directeur artistique,
programme « Mon œil ! »

L'espace public est le lieu du quotidien et de la mixité par excellence. Dans l'atelier, les collégiens se mettent en scène dans l'espace public pour prendre conscience des enjeux induits par un espace partagé et jouer de la théâtralité du quotidien.
Camille Ayme
photographe invitée dans le cadre du
programme « Mon Journal du Monde »

L'espace public, c'est quand on est libre !
Rhamasoulya
élève de 3e, collège Daniel Mayer, Paris 18,
programme « Mon Journal du Monde »

Dans les rues de New York
Un monsieur au sac de linge sale
Passe devant trois personnes qui se parlent.
Dans la rue, à côté du métro
Une dame qui promène son chien rigolo.
Certains se rencontrent
D'autres se croisent.
C'est la vie,
C'est le bruit d'aujourd'hui !
Nathan
élève en CM2, école Pouchet, Paris 17,
programme « Regards croisés »
Poème écrit à partir du triptyque
Port Authority, 17th August 2010, 11.01.33 am, 2011, de Paul Graham

En 2012-2013 , 2 000 jeunes participent aux programmes de la Fabrique du regard :

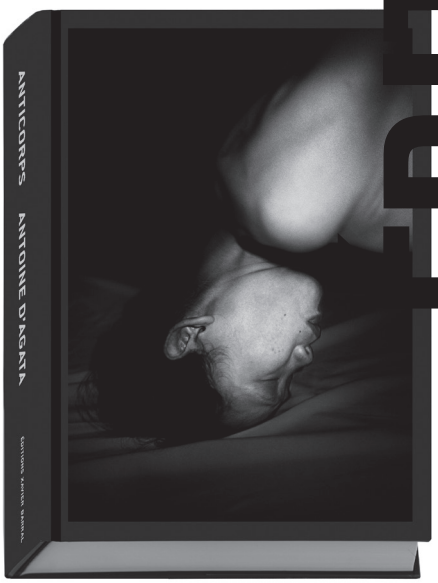
« Image en Partage »
Lycéens de 15 à 18 ans
Imaginer et produire un objet éditorial
avec un artiste invitéartiste invité

« Mon œil ! »
Lycéens de 15 à 18 ans
Interroger les enjeux de création,
présentation et de diffusion des images

« Mon Journal du Monde »
Collégiens de 11 à 15 ans
Concevoir un journal en images
avec un professionnel

« Regards Croisés »
Écoliers de 6 à 10 ans
Réaliser collectivement
un film documentaire avec
un artiste vidéaste

EDITION



ENTRETIEN AVEC XAVIER BARRAL

à l'occasion de la sortie du livre *Anticorps* d'Antoine d'Agata,
Éditions Xavier Barral
19,5 x 26 cm, 560 pages
2 400 photographies
Relié toilé
70 euros
Publication janvier 2013

Propos recueillis par Natacha Wolinski journaliste et critique.

NW: Quel statut a ce livre ? Est-ce un catalogue d'exposition ou bien un ouvrage plus rétrospectif ?

XB : Ce n'est pas un catalogue, c'est une longue autobiographie. Quand Antoine d'Agata est venu me voir il y a un an et demi, il m'a dit : « Je veux faire le dernier livre. » Il m'a expliqué qu'il avait fait le tour de ses expériences photographiques, qu'il voulait passer au cinéma et clore par un livre son parcours de photographe. Le projet m'a intéressé, car il s'agissait de mettre en perspective l'ensemble de son œuvre. L'ouvrage recouvre à peu près trente ans de sa vie et comprend deux mille quatre cents images.

NW: Comment avez-vous travaillé ensemble sur ce projet ?

XB : Au départ, il avait imaginé un système qui reposait beaucoup sur des grilles de photographies qu'il voulait ponctuer par un long texte qu'il avait rédigé. Il avait multiplié les grilles comme des mosaïques pour pouvoir tout faire entrer dans son livre. Il voulait montrer plus de cinq mille images selon un principe d'inventaire ! Mais du coup, il n'y avait plus de relation intime avec les photos. Il fallait retrouver des rapports d'échelles, redonner de l'importance à certaines séquences, réduire le nombre d'images… On a travaillé pendant près d'un an, et à un moment, on a senti que ça ne marchait pas, et on a tout remis à plat.

NW: Quand on pense à d'Agata, on pense aux extrêmes. Or, dans ce livre, on découvre des images urbaines, des recherches de formes, des portraits frontaux…

XB : La difficulté était de mettre en résonance tous ces types d'images justement. Finalement, nous sommes tombés d'accord sur une progression chronologique en neuf chapitres et sur son texte qui ouvre chaque chapitre, mais se poursuit en fait comme un flux ininterrompu de mots. On passe de la vie quotidienne au cauchemar, de la ruine des corps à la ruine des bâtiments, de l'extase à la souffrance, du jour à la nuit… Au début, il travaille essentiellement en noir et blanc et puis, peu à peu, il passe à la couleur et à l'abstraction. Quant à son rapport au corps et à la nuit, il s'assombrit de plus en plus : le sexe, la drogue, les conflits montent en puissance.

NW: Il y a dans le livre énormément de photos, voire de séries complètes, qui sont inédites…

XB: Oui, il a souhaité mélanger des images qu'il considère comme des notes ou des documents de travail, et d'autres qui constituent pour lui des œuvres abouties, sans que l'on comprenne toujours comment il les différencie. Il y avait, par exemple, des photos inédites de chambres de prostituées prises en Asie. Pour lui, c'était des documents de travail qu'il voulait présenter en tout petit format. Pour moi, au contraire, ces chambres nues, dont il ne cadre souvent que les encoignures, montraient un univers clos et sans issue. Il fallait les mettre en avant, car elles faisaient écho aux images de prison, et à toutes ses photos d'accouplement aussi, dont beaucoup ont été prises dans ce genre de chambres.

NW: La question de la grille, qui l'obsédait tant, recoupe finalement beaucoup la question de l'incarcération. Qu'il photographie des cellules de prison ou des chambres de bordel, ce sont finalement des lieux d'emprisonnement des corps…

XB: Oui, absolument. Et d'ailleurs, au moment où on finissait le livre, il est parti en Libye. Il a disparu quelque temps et il est revenu avec des images de charniers de prisonniers qui ont été brûlés par leurs geôliers dans la cour d'une prison libyenne. Ce sont les photos de la fin du livre. Elles sont placées juste avant une toute dernière séquence de photos judiciaires de prostituées, prélevées sur le net. Ces femmes cadrées de face, tramées par les pixels, éclairées par une lumière brutale, sont bouleversantes tant leur visage est ravagé par la douleur. Quand je lui ai demandé pourquoi il voulait terminer le livre sur ces photos qui ne sont pas de lui, Antoine d'Agata m'a répondu : « Je suis incapable de faire des photos aussi fortes que ça. Je ne pourrai jamais faire mieux. La photo, c'est fini pour moi. »

BAL BOOKS

Black and Blue, Morten Andersen

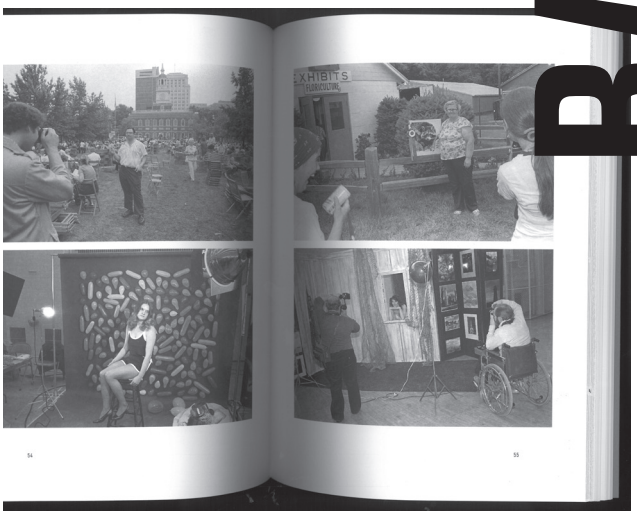
Photographe norvégien, ancien étudiant de l'ICP à New York, Morten Andersen a publié une dizaine de livres à compte d'auteur, notamment sur Oslo, vécu comme un espace intemporel. Comme Antoine d'Agata, sa photographie est influencée par l'école nordique, dominée par la figure d'Anders Petersen.

Ballad of sexual dependency, Nan Goldin

Un des livres les plus importants des années quatre-vingt, « la ballade », a imposé un nouveau langage photographique, inspiré par la photographie de William Eggleston et de Larry Clark. Il a influencé de très nombreux photographes, de la génération de Wolfgang Tillmans à celle d'Alessandra Sanguinetti.

From The Archives, Don Hudson

Une des grandes surprises de cette fin d'année, ce livre, édité par FP&CF, présente le travail d'un photographe américain inconnu, Don Hudson, avec une sélection d'images postées sur le site Flickr. Avec un travail d'édition surprenant, les images de Don Hudson, prises dans le Michigan à la fin des années soixante-dix, sont une belle découverte.



Lowlands, Marten Bogren

Marten Bogren, grand voyageur suédois, revient aux paysages de sa jeunesse et se confronte à une région qu'il a cherché à fuir. Un livre teinté de romantisme et d'une sorte de mélancolie lucide.

Paris 88/89, Moriyama Daido

Les images de Moriyama, prises à Paris à la fin des années quatre-vingt, sont publiées pour la première fois hors du Japon par les éditions Poursuite.

READING ROOM-LIST

Une sélection de Sebastian Hau, en écho à l'exposition d'Antoine d'Agata.

Surrounded myself to the chair of life, Jin OhashiSur

En trois cents pages, le photographe Ohashi décline un concept fou : inviter une centaine de membres de clubs échangistes et les photographier tous ensemble « en action » au même moment. Le prologue est constitué de portraits d'anonymes dans la rue, l'épilogue retrace la rencontre de deux protagonistes. Une des séquences d'images les plus abouties de 2012.

Strip-O-Gram, Sébastien Girard

Une collection d'images trouvées sur *eBay* d'hommes *strippers*, invités par des femmes à réaliser chez elles leur « performance ». Auto-édité avec finesse, ce livre est pensé comme un objet à entrées multiples. Un des *best-sellers* du salon Offprint, à Paris, en novembre 2012.

Rien, André Cepeda

Présent sur plusieurs listes des meilleurs livres de photo en 2012, ce livre édité chez Pierre von Kleist au Portugal associe des images de corps à des espaces vides. Tout comme le premier livre de Cepeda, *Ontem*, *Rien* évoque un espace laissé à l'abandon à Porto, en lui associant des portraits qui évoquent la fin d'un rêve malfaisant.

Jeddah Diary, Olivia Arthur

Ce livre, auto-édité par la plus jeune photographe de Magnum, est plus qu'une simple accumulation d'images sur un sujet délicat, la représentation des jeunes femmes musulmanes dans le monde arabe. Le choix de la typographie, des textes et des documents témoigne d'une grande maturité et autorité.

A cloud of black smoke, Halil

Ce livre réunit des images prises clandestinement par un collectif de socialistes turcs pendant les manifestations des années soixante-dix à Istanbul. Sa forme réconcilie un souci de témoignage historique et une réflexion sur le langage formel du document.

Topos, Dorothée Davoise

Après Marie Sommer et Lolita Bourdet, voici le troisième livre publié grâce au Prix des écoles d'art SFR Jeunes Talents / LE BAL. Sa maquette simple et son style élégant mettent en valeur le travail d'une photographe, sculptrice de formation, dans une Grèce contemporaine qui semble désertée.

Unreal City, Hannah Darabi

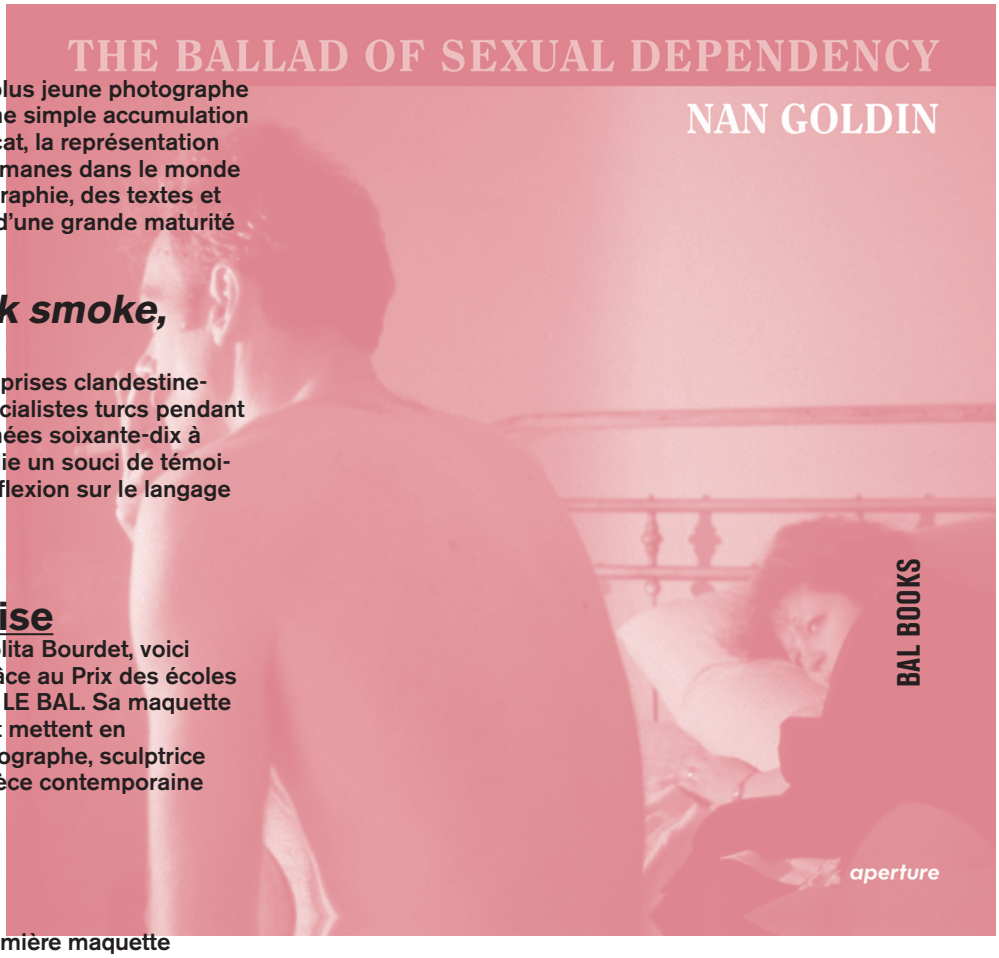
Remarqué au prix de la première maquette durant le festival des livres de photographie de Kassel en 2012, ce livre est enfin auto-publié dans une édition très limitée.

signatures et rencontres

Samedi 26 janvier – midi
Anticorps, Antoine d'Agata,
éditions Xavier Barral
En présence d'Antoine d'Agata

Retrouvez les dates
des signatures suivantes,
sur la page du BAL Books
(site internet du BAL) :

Olivia Arthur
Mikhael Subotzky
Bertien van Manen
Lieko Shiga
Asger Carlse



ÉCRIVAIN EN RÉSIDENCE

CÉCILE MAINARDI

LE BAL accueille pour la première fois un artiste en résidence.
Tout au long de 2013, l'écrivain et poète Cécile Mainardi interviendra autour du travail des photographes exposés et développera un travail d'écriture, dont ses courtes ekphrasis*, qui seront publiées dans le BAL Paper.

soit la description d'une œuvre visuelle, voire la libre production discursive, narrative à laquelle elle peut donner lieu.

Projet organisé dans le cadre du programme régional de résidence en Ile-de-France.

Écrivain-poète, Cécile Mainardi a récemment publié l'opus *Rose Activité mortelle* aux éditions Flammarion en 2012. La question de l'image et du visible, qui est à l'horizon de son travail, explique son choix de résidence au BAL.

Ta nuque jaillie de ton dos
autant que de mes mains qui
cherchent à s'y agripper, à
en déchiqueter quelque chose,
obtenir d'elle l'épaisseur lente
d'une deuxième naissance,
dépecer quelque chose de toi
comme d'un mammifère marin
géant ou sur-marin, la chair
blanche de kilos de poissons frais
me brille dans ma tête, je suis
quatre fois, vingt fois plus forte
qu'une heure plus tôt, soulève
canapé sur canapé, m'allège
de mon propre poids, le soulève
sur celui des canapés soulevés
en dernier, le soulève avant
et après les avoir tous empilés,
je suis une apesanteur qui soulève
d'autres apesanteurs, me fume
à califourchon sur toi, te connais
au-delà de ma mort, elle reflue
dans la chair de fruits juteux où
je mords enfant pour la première fois,
je commande à ma vérité dorsale
la sensation de mordre et de mourir
là où enfant pour la première fois,
quand il n'y a plus de première fois
je replonge dans deux fois plus éternel,
je me voûte sous l'ouverture
splendide, j'use le pardon que
je ne te dois pas, avec obstination
je te perds, une forme inventée
de vingt-huit minutes nous détruit,
nous fait nous affronter plus qu'elle
ne s'affronte à nous, nous sommes
deux à enfanter notre anéantissement
pour le rendre mouvant, nous ne pouvons
plus nous soutenir tant la consistance
de ce dans quoi nous bougeons nous
tiraille, nous épuise, nous traverse et
devient nous, se mêle à nos membres
et à nos muscles, nous transpirons
la formation immédiate d'une légende
qui nous décompose instantanément.

Cécile Mainardi
***Faire l'amour*, texte inédit**

© Antoine d'Agata – Magnum photos.
Courtesy Galerie Les filles du Calvaire.
Image extraite de /CE.
Images En Manoeuvres 2012.

RÉSIDENCE

ÉVÉNEMENT

EXPOSITION CARTE BLANCHE PMU / LE BAL 2012

Olivier Cablat
Pour une archéologie expérimentale du turfisme

Exposition
du 24 avril au 12 mai 2013

Pour la troisième année consécutive, le PMU témoigne de son engagement en faveur de la création photographique contemporaine, et s'associe au BAL pour donner carte blanche à un photographe et lui permettre de porter un regard sur l'univers des jeux et paris.

Après Malik Nejmi en 2010 et Mohamed Bourouissa en 2011, Olivier Cablat est le lauréat de la carte blanche 2012, sélectionné par un jury prestigieux (Philippe Germond, Président-Directeur général du PMU - Benoit Cornu, Directeur de la Communication du PMU - Diane Dufour, Directrice du BAL - Jacqueline d'Amécourt, Présidente du comité d'honneur de l'International Association of Corporate Collections of Contemporary Art - Quentin Bajac, Responsable de la Photographie au MOMA - Stéphane Couturier, Photographe - Nicolas Ferrand - Directeur de la publication du Quotidien de l'art et Jean de Loisy - Président du Palais de Tokyo).

« Un des éléments marquants lorsque l'on pénètre l'univers des champs de courses, c'est la présence de compartiments sociaux bien définis et régis par des règles semi-tacites, mais admises par tout le monde : les éleveurs ou les parieurs ont chacun leur propre espace de paris, à l'intérieur duquel existent plusieurs niveaux hiérarchiques, symbolisés par des accès différenciés.
Les commissaires de courses ont également leur propre espace, ainsi que les chevaux, qui ont leurs propres boxes, de façon plus ou moins individualisée suivant le type de course.
Autour de ces écuries existe toute une typologie de travailleurs, bien différenciables : éleveurs, jockeys, ou salariés des hippodromes.

Du côté des parieurs, on peut identifier les parieurs « de base » et les parieurs « professionnels », qui n'utilisent pas les mêmes guichets ni les mêmes types de paris. La grande majorité des parieurs de base ne se déplace pas sur les champs de courses, et mise depuis les milliers de bars PMU, ou même depuis chez eux grâce aux sites de paris en ligne.

Parmi les parieurs des champs de courses, il y a les parieurs à l'ancienne, qui prennent tous leurs paris au guichet, et les plus jeunes générations, qui parient jusqu'à la dernière seconde sur les dizaines d'automates mis à disposition par le PMU. Il y a aussi certains parieurs qui ne prennent jamais la peine de franchir les quelques mètres qui séparent les salles de paris des pistes de course.

La France est historiquement le pays au monde qui comporte le plus de champs de courses. Depuis 1776, plus de 250 hippodromes y ont été érigés. Notre pays est également doté de 11 778 bars PMU dans lesquels il est possible de parier simultanément et quotidiennement sur les courses de trot, de galop, de steeple-chase... Depuis l'apparition des paris en ligne, vous pouvez parier depuis chez vous avec votre ordinateur personnel ou votre téléphone portable.

Une enquête sociologique ou archéologique « classique » consisterait à relever ce type de faits et d'indices, les déchiffrer, les cartographier, ou les recomposer pour les organiser dans des systèmes visant à les rendre compréhensibles.

Ma proposition, archéologico-expérimentale, consiste à battre et redistribuer les cartes, démonter et remonter les compartiments établis pour tenter d'entrevoir le travail du temps à l'œuvre dans le monde visible du pari hippique.

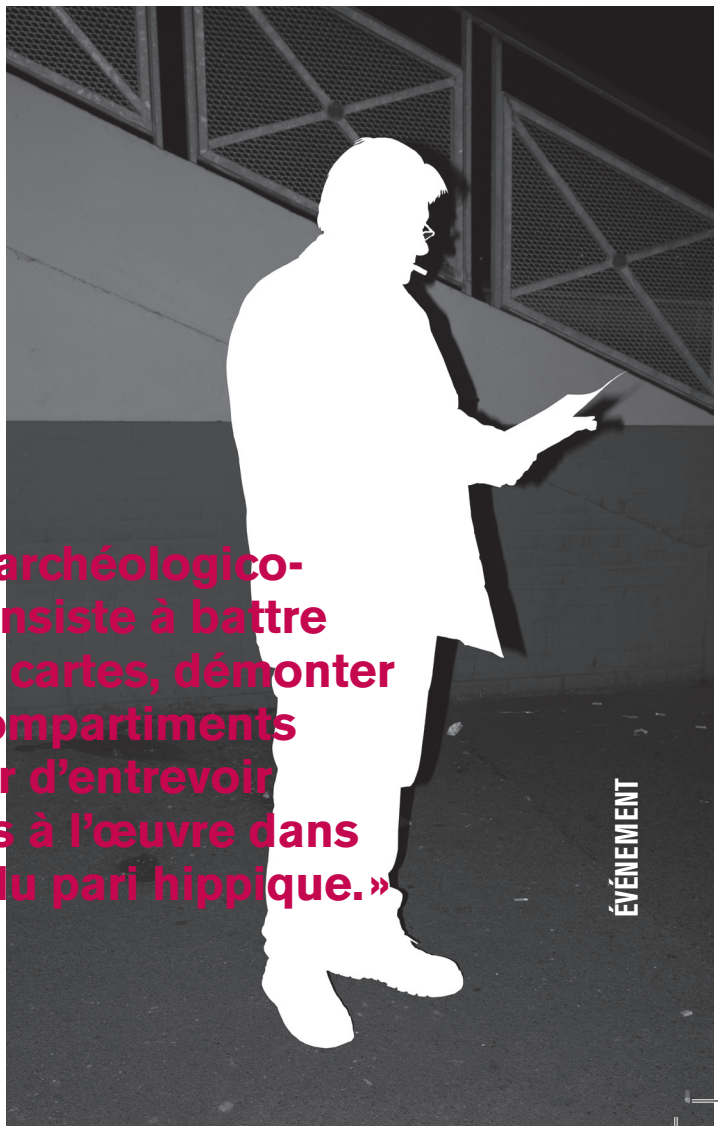
Les systèmes dans lesquels j'organiserai la matière première (portraits, paysages, objets) utiliseront des méthodes comparables à une archéologie classique, tout en s'affranchissant de toute finalité rationnelle et scientifique, de toute volonté de rendre intelligibles les phénomènes ou les mécanismes récurrents. Il s'agira avant tout de créer un lien entre l'anecdotique et l'universel, le petit et le tout, l'intuition esthétique et le savoir scientifique. En les confrontant, je tenterai de faire naître les conditions d'existence d'une forme d'archéologie expérimentale du turfisme. »

Olivier Cablat
25 novembre 2012

Diplômé de l'École supérieure des beaux-arts de Marseille en 2000, puis de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles en 2003, Olivier Cablat a ensuite travaillé comme photographe pour le CNRS en Égypte.
Il est l'auteur de nombreux livres dont *Enter the Pyramid* (RVB Books - Paris, 2012), *Temples* (Edition Galerie 2600 - Arles, 2011), *Etudes typologiques des effets de causalité observés sur des individus exposés à des épreuves physiques à caractère podologique* (Editions GALERIE 2600 – Arles, 2009), *Galaxie* (Schaden.com / White Press #3 – Cologne, 2009).

Fondateur de la Galerie 2600 et des éditions du même nom, il participe activement au développement des systèmes d'autoédition et d'autoproduction chez les artistes de la génération « numérique ».

© Olivier Cablat



« Ma proposition, archéologico-expérimentale, consiste à battre et redistribuer les cartes, démonter et remonter les compartiments établis pour tenter d'entrevoir le travail du temps à l'œuvre dans le monde visible du pari hippique. »

Olivier Cablat

BAL CAFÉ

© Guillaume Belvèze

Rencontre avec Vincent Lequin, agent de vignerons. par Anselme Blayney, sommelier du BAL Café

Coup de projecteur sur l'un de nos fournisseurs préférés : Vincent Lequin.
Natif du Jura, mélomane qui a fait les beaux jours du bar Zéro Zéro à Paris, avant de s'éduquer au vin et d'ouvrir sa cave « Aux Anges », Vincent représente aussi une dizaine de vignerons à Paris. Plutôt ours quand il sévit dans sa cave, il devient nettement plus volubile dès qu'il s'agit de s'exprimer avec passion sur les derniers millésimes des vignerons qu'il représente. Peu de professionnels du vin effectuent encore le travail de découvreur et de passeur que fait Vincent, sillonnant les terroirs à la recherche de producteurs encore méconnus : Bordes, Berlioz, Fichet, Doquet…
Les vins de Vincent sont comme Vincent : modestes et généreux, ils ne se livrent qu'une fois connaissance faite. Vous pouvez découvrir ses vins au BAL Café ou dans sa cave au 30, rue Faidherbe, dans le onzième arrondissement de Paris.

Les recettes d'Alice Quillet et Anna Trattles

Pour ce numéro, deux classiques du BAL café, parfaits pour l'hiver : les *scones* pour une *tea party* au coin du feu et LE *crumble*, tout bon, tout chaud.

Le crumble

Voici notre recette basique, mais amusez-vous avec les fruits. Par exemple, pommes-framboises ou mûres. Récemment, nous avons même fait un *crumble* pommes, poires, pruneaux avec des pruneaux préalablement trempés dans du thé *earl grey.* Utilisez un grand plat qui va au four ou des ramequins individuels.

Ingrédients pour 8 à 10 personnes
150 g de flocons d'avoine
200 g de farine
200 g de vergeoise brune
250 g de beurre
80 g d'amandes entières
1 c. à café de sel
1 c. à café de mélange 4 épices
1 c. à café de cannelle en poudre
1 c. à café de noix de muscade en poudre
10 pommes, épluchées et coupées en morceaux de la taille d'une pièce d'un euro
le jus d'un citron
70 g de cassonade
une poignée de farine

Préchauffez votre four à 180 °C.
Pour le crumble, mixez dans votre robot la farine,

la vergeoise, le beurre, les amandes, le sel et les épices. Versez dans un bol et mélangez aux flocons d'avoine.
Dans un autre bol, mélangez les pommes, le jus de citron, la cassonade et la farine. Puis disposez les fruits dans votre plat (ou dans les ramequins). Recouvrez du mélange crumble. Enfournez et laissez cuire 45 minutes (moins longtemps si vous utilisez des ramequins). Le crumble est prêt quand il est bien doré et que le jus des fruits cuits déborde du plat. Mangez chaud avec de la crème fraîche ou de la crème anglaise.

Scones

Les scones sont archisimples à réaliser et très bon marché. Attention mangez-les chauds avec du beurre (ou si vous avez la chance d'être en Angleterre avec de la « clotted cream ») et de la confiture.

Ingrédients pour une douzaine de scones
500 g de farine
100 g de beurre
2 c. à soupe de sucre en poudre
1 sachet de levure
1 c. à café de sel
300 ml de lait
1 jaune d'œuf

Préchauffer le four à 220 °C (thermostat 7-8).
Mettez tous les ingrédients, sauf le lait, dans le bol de votre robot et mixez jusqu'à ce que vous obteniez une pâte à texture de « sable ».
Versez dans un saladier. À l'aide d'une fourchette, incorporez le lait petit à petit.
Puis à la main, mélangez pour obtenir une pâte homogène. Attention à ne pas trop mélanger. Moins vous manipulez la pâte, plus les scones seront moelleux.
Sur un plan de travail fariné, étalez la pâte de façon à ce qu'elle fasse 3 cm d'épaisseur.
Découpez des disques de pâte à l'aide d'un verre ou d'un emporte-pièce.
Déposez les disques de pâte sur la plaque du four préalablement recouverte de papier cuisson.
Badigeonnez chaque disque de jaune d'œuf battu avec quelques gouttes de lait et enfournez 10 à 15 minutes.
Il faut que les scones soient gonflés et bien dorés.

horaires d'ouverture du BAL Café

mercredi au samedi
12h – 23h
dimanche
10h – 19h
fermé lundi et mardi

déjeuner
12h – 14h30
dîner
20h – 22h30
brunch (samedi et dimanche)
11h – 15h

T – 01 44 70 75 51
www.le-bal.fr/lebalcafe

© Guillaume Belvèze

TOUTE LA PROGRAMMATION

Janvier

Mardi 15 – 20h
Cycle de cinéma
Expériences

Samedi 26 – 11h
Discussion entre Antoine d'Agata, Fannie Escoulen et Bernard Marcadé

Samedi 26 – 12h
Signature d'*Anticorps*, Antoine d'Agata, éditions Xavier Barral

---

février

Mercredi 6 – 20h
Lecture de Stéphane Bouquet
Peuple pédé poème –
en souvenir
de Pier Paolo Pasolini

Jeudi 7 – 19h
Visite – conférence
de l'exposition

Mardi 12 – 20h
Cycle de cinéma
Agonie

Mercredi 13 – 20h
Projection de Jean-Charles Hue
Tijuana Carne Viva

Mercredi 20 – 20h
Conférence de Philippe Azoury
Clientèle

Mercredi 27 – 20h
Rencontre avec Rafael Garido
et Hervé Castanet
Entre Leopoldo Maria Panero
et Antonin Artaud…
De la poésie à la psychanalyse,
et retour

Jeudi 28 – 19h
Visite – conférence
de l'exposition

mars

Mercredi 6 – 20h
Rencontre avec
Morten Andersen
Tales from the shadowlab

Mercredi 13 – 20h/minuit
Rencontre-projection
Staline, une barbarie moderne
La Grande Terreur en URSS,
1937-1938

Mardi 19 – 20h
Cycle de cinéma
Abattage

Mercredi 20 – 20h
Conférence de Bertrand Ogilvie
Corps, sujets, violences

Jeudi 21 – 19h
Visite – conférence
de l'exposition

Mercredi 27 – 20h
Conférence de François Cheval
Antoine D'Agata : s'agit-il encore
de photographie ?

avril

Mercredi 3 – 20h
Discussion entre Léa Bismuth
et Bernard Marcadé
Antoine d'Agata : Photographie ?
Peinture ? Performance ?

Jeudi 4 – 19h
Visite – conférence
de l'exposition

Mardi 16 – 20h
Cycle de cinéma
Situations

24 avril – 12 mai
Exposition
Lauréat de la Carte Blanche
PMU / LE BAL 2012
Olivier Cablat

DEVENEZ AMIS DU BAL

ami

60 euros / 100 euros duo

Devenir ami, c'est pendant un an :

- Être invité au déjeuner/dîner privé d'inauguration des expositions, réservé aux AMIS du BAL, en présence des artistes
- Etre invité à la soirée/cocktail du vernissage des expositions
- Participer à une visite privée de chaque exposition, en présence des commissaires
- Avoir un accès illimité aux expositions
- Disposer d'une priorité d'inscription à tous les évènements du BAL : conférences/débats, soirées performances…
- Être invité 3 fois par an à la soirée de lancement du cycle cinéma programmé par LE BAL au Cinéma des Cinéastes
- Bénéficier d'un accès à tarif réduit aux expositions des institutions partenaires
- Bénéficier de visites privées des expositions des institutions partenaires

---

ami bienfaiteur

200 euros / 300 euros duo

Devenir ami bienfaiteur, c'est pendant un an : bénéficier de tous les avantages ami, mais aussi…

- Être invité aux masterclass hors les murs organisées par LE BAL
- Participer au séminaire automnal : 2 jours de réflexion sur l'image-document à l'EHESS
- Bénéficier d'une réduction de 5% au BAL BOOKS (hors éditions limitées du BAL)
- Bénéficier d'une réduction de 10 % au BAL Café
- Recevoir un catalogue d'exposition par an (édité par LE BAL)

---

ami mécène

à partir de 1000 euros

Devenir ami mécène, c'est pendant un an : bénéficier de tous les avantages ami, mais aussi…

- Être invité aux masterclass hors les murs organisées par LE BAL
- Participer au séminaire automnal : 2 jours de réflexion sur l'image-document à l'EHESS
- Bénéficier d'une réduction de 10% au BAL BOOKS (hors éditions limitées du BAL)
- Bénéficier d'une réduction de 10 % au BAL Café
- Recevoir les catalogues d'exposition (édités par LE BAL)
- Participer à un dîner de programmation par an avec l'équipe du BAL

devenez ami du BAL

Pour permettre de continuer à soutenir de nouveaux talents, de faire exister des projets d'exposition et d'édition exigeants, de former des jeunes collégiens et lycéens au décryptage des Images.

Être ami du BAL, c'est être engagé dans l'aventure d'un nouveau lieu indépendant où se confrontent les enjeux de l'histoire et ceux de la création.

je veux devenir AMI du BAL

Ami ○ Duo ○ Ami bienfaiteur ○ Duo ○ Ami mécène ○

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____

Ville _____

Pays _____

Téléphone _____

Email _____

j'offre l'adhésion à un AMI

Ami ○ Duo ○ Ami bienfaiteur ○ Duo ○ Ami mécène ○

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____

Ville _____

Pays _____

Téléphone _____

Email _____

avantages fiscaux

Dans le cadre de la législation fiscale en vigueur en France, les dons versés au BAL, association régie par la loi du 1er 1901, donnent droit à une réduction d'impôts. Chaque don fait l'objet d'un reçu fiscal rempli et retourné par l'Association du BAL au donateur.

Pour les particuliers, le don permet une réduction d'impôts au taux de 66% des sommes versées, dans la limite de 20% du revenu imposable ; pour les entreprises, le don permet une réduction d'impôts au taux de 60% des sommes versées, retenues dans la limite de 0,5% du chiffre d'affaire.

règlement

Merci de détacher ce bulletin et de le renvoyer à :
LE BAL – 6 impasse de la Défense – 75018 Paris
Vous pouvez nous adresser votre adhésion par chèque libellé à l'ordre de : LE BAL

À réception de votre souscription, une carte Ami du BAL vous sera envoyée. L'adhésion est valable un an à compter du jour de votre adhésion.

LE BAL

6, IMPASSE DE LA DÉFENSE
75018 PARIS

contact@le-bal.fr
T – 01 44 70 75 50

horaires d'ouverture
du mercredi au vendredi : 12h – 20h
samedi : 11h – 20h
dimanche : 11h – 19h
nocturne le jeudi jusqu'à 22h

tarifs exposition
plein : 5 euros
réduit : 4 euros

lieu accessible aux personnes à mobilité réduite
Accès : Métro Place de Clichy

BAL Paper

direction de la publication
Diane Dufour

direction éditoriale
Fannie Escoulen

coordination éditoriale
Jérôme Meudic

comité éditorial
Diane Dufour
Fannie Escoulen
Jérôme Meudic
Christine Vidal
Sébastian Hau
Alice Quillet
Anselme Blayney

conception graphique
whitepapierstudio

correction
Elisabeth Blanchon

impression
Fot Imprimeurs Paris

LE BAL et la Fabrique du Regard reçoivent le soutien de partenaires publics et privés

Le BAL est un projet de l'association des amis de Magnum

partenaire principal
Ville de Paris

partenaires fondateurs
Conseil régional d'Île-de-France
Ministère de l'Éducation nationale
Ministère de la Culture et de la Communication
Agence nationale pour la Cohésion Sociale et l'Égalité des Chances
Préfecture de Paris – Direction départementale de la Cohésion Sociale
Centre National des Arts Plastiques
Fondation BNP Paribas
Fondation Culture et Diversité
Fondation de France
Fondation Total
Fondation d'entreprise PSA Peugeot Citroën
Fondation Grésigny
PMU
SFR
Suez Environnement

partenaires techniques
ACL
Fot imprimeurs
Sitescom.eu

lieux associés
Cinéma des Cinéastes
École des Hautes Études en Sciences Sociales
La Fémis

partenaires média
France Culture
Télérama
Art Press
Polka Magazine
paris-art.com

Ce journal sort des ateliers de l'imprimerie FOT

FOT est partenaire du BAL depuis son ouverture

IMPRIMEURS FOT

Impression offset, feuilles et rotatives,
depuis 1957

Petits Formats
8, Impasse de Mont Louis
75011 Paris
T – 01 48 78 34 36

Grands Formats
Feuilles et Rotatives
Zac Satolas Green - Pusignan
69881 Meyzieu Cedex
T – 04 72 05 19 50

Phnom Penh, 2009 © Antoine d'Agata - Magnum Photos /
Courtesy Galerie les Filles du Calvaire
(première et 4ème de couverture)
Nuevo Laredo, 1999 © Antoine d'Agata - Magnum Photos /
Courtesy Galerie les Filles du Calvaire (intérieur)

« La photographie comme art martial dont l'unique principe serait le désir du monde »

Antoine d'Agata